REVUE
ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

ANALYSES ET ANNONCES RAISONNÉES

DES PRODUCTIONS LES PLUS REMARQUABLES

DANS LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES ET LES ARTS.

I. MÉMOIRES, NOTICES,
LETTRES ET MÉLANGES.

COUP-D'OEIL

SUR

LA TENDANCE GÉNÉRALE DES ESPRITS

DANS LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

EXTRAIT du DISCOURS *prononcé par M. Benjamin* CONSTANT, *dans la Séance d'ouverture de l'*Athénée royal de Paris, *le* 3 *décembre* 1825.

OBSERVATION.

Notre premier cahier de cette année présentait un *rapide aperçu des progrès des connaissances humaines, en* 1824, *et une Revue sommaire des efforts et des progrès des nations, pendant les vingt-cinq dernières années.* (Voy. *Rev. Enc.*, t. XXV, p. 1-16 et 17-41).—Un historien d'une réputation européenne, habitué à puiser dans les annales des peuples les instructions d'une haute philosophie, M. SISMONDI a rapproché et comparé, dans ce dernier tableau, les différens peuples et

leurs situations respectives, les influences qu'ils ont subies, les améliorations qu'ils ont obtenues, les chances plus ou moins favorables que semble renfermer pour eux l'avenir. L'Amérique elle-même s'est enrichie de cette production, qui a été traduite en anglais et publiée à Philadelphie par M. Duponceau, citoyen des États-Unis. (Voy. *Rev. Enc.*, t. xxvi, p. 750, juin 1825.) Ainsi, les deux Continens font entre eux, au moyen de leurs ouvrages périodiques les plus estimés, et des communications fréquentes et régulières établies par le commerce, des échanges réciproquement utiles, non-seulement des productions de leur agriculture et de leur industrie, mais aussi des vues de bien public et des produits de la pensée humaine, d'autant plus féconde et généreuse, qu'elle franchit les limites des états et la barrière des mers, pour embrasser les intérêts généraux de l'humanité.

Aujourd'hui, un écrivain, non moins célèbre comme publiciste que l'est M. de Sismondi comme historien, et qui a traité avec une grande profondeur les questions politiques les plus importantes, s'est proposé d'indiquer la *tendance générale de notre siècle, considérée à la fois dans la manifestation de l'esprit d'industrie et dans l'expression du sentiment religieux :* ces deux choses comprennent toute l'existence matérielle et spirituelle des individus et des sociétés.

Après avoir entendu le Discours où cette direction des esprits est signalée avec un rare talent d'observation, et qui a été accueilli par les applaudissemens unanimes d'une assemblée nombreuse et choisie, nous avons exprimé le désir de le placer sous les yeux de nos lecteurs; et M. *Benjamin* Constant a bien voulu se rendre à l'invitation que nous lui avons faite de nous communiquer son manuscrit. Nous regrettons vivement de n'avoir pu en insérer qu'un extrait, qui néanmoins suffira, nous l'espérons, pour faire apprécier les doctrines de l'auteur.

Ce coup d'œil philosophique sur notre état social actuel et sur les résultats qu'il doit produire, sert, pour ainsi dire, de complément au travail de M. Sismondi que nous avons rappelé; en sorte que ces deux articles, quoique peu étendus, nous font embrasser à la fois, dans la sphère intellectuelle où nous bornons nos recherches, ce qui a été fait, ou seulement préparé peu à peu depuis le commencement du siècle; ce qui existe aujourd'hui autour de nous, et ce qu'une observation prévoyante et judicieuse nous permet d'entrevoir dans un avenir peu éloigné. Les personnes même qui ne croiraient pas devoir adopter toutes les idées des deux écrivains

distingués qui ont traité ces vastes sujets, aimeront à connaître leurs opinions et les développemens qu'ils leur ont donnés.

M.-A. JULLIEN.

« Le désir que m'a témoigné le Comité qui dirige l'administration de l'ATHÉNÉE, et la reconnaissance que je dois à l'attention bienveillante dont cet établissement m'a honoré jadis, m'ont imposé l'obligation d'accepter l'invitation flatteuse, transmise en son nom, par un ancien et honorable collègue, que la France cherche en vain sur les bancs de la représentation nationale, où l'appelaient l'estime publique, le suffrage libre de ses commettans, et les services éminens rendus à son pays, qu'il a su tour à tour enrichir et défendre (1).

« Je voudrais remplir dignement la mission qui m'est confiée. Des considérations vagues sur les avantages des sciences et des lettres, d'obligeans éloges, répartis entre des écrivains plus ou moins distingués, n'atteindraient pas ce but. Aujourd'hui, plus que jamais, on a besoin d'idées exactes et applicables, et l'ATHÉNÉE, réunion sérieuse et indépendante, serait peu satisfait des divagations élégantes et des louanges sonores qui peuvent suffire ailleurs.

« La politique, la littérature, la philosophie, l'exploitation du monde matériel par les sciences, le besoin de pénétrer dans le monde invisible par la religion, tout ce qui est positif et tout ce qui est vague, tout ce qui sert de base à la vie physique, ou de parure à l'existence morale, est dans un mouvement accéléré, dans une fermentation toujours plus active. Un nouvel ordre de choses s'annonce; mais, comme le chaos précède la création, les débris de ce qui s'écroule s'opposent à ce qu'on distingue l'édifice qui doit s'élever. Cependant, à toutes les époques, un esprit particulier, une tendance spéciale, président

(1) M. TERNAUX aîné, Président actuel du Conseil d'administration de l'*Athénée royal de Paris*.

invisibles à ce chaos, et donnent à la désorganisation du présent et à l'organisation de l'avenir une impulsion quelquefois inaperçue, mais qui finit toujours par être victorieuse. C'est à indiquer cette tendance, à déterminer les besoins, les opinions, les doctrines possibles à notre époque qui récèle tant de germes d'avenir, que ce Discours sera consacré. Cette indication, je le pense, aura quelque avantage, même pour les professeurs de l'Athénée. On marche d'autant plus sûrement et rapidement dans une carrière, que l'on connaît mieux le point de départ.

« Le besoin dominant du quinzième et du seizième siècle, était celui du libre examen. Le besoin dominant de notre époque, c'est non-seulement la liberté des croyances et de l'opinion, mais l'indépendance de l'existence matérielle, sans laquelle l'intelligence, malgré des efforts partiels et des succès précaires, est menacée toujours de retomber dans la servitude. De là, il y a trois cents ans, la réforme, qui, bien qu'elle ait dévié souvent de son principe et se soit souillée par l'intolérance, n'était autre chose que l'affranchissement de la pensée. De là, de nos jours, les efforts de l'industrie, qui n'expriment que la volonté de trouver des moyens de bien-être physique hors de la protection et des faveurs du pouvoir.

« Cette volonté est un progrès immense, et ce progrès indique un perfectionnement incontestable dans la raison, et une amélioration importante dans la morale publique.

« Jadis, les gouvernemens étaient considérés comme les dispensateurs des richesses. Ils attiraient à eux le fruit du travail des classes laborieuses, et c'était d'eux que l'on voulait obtenir une part dans le fruit de ce travail. La révolution a détruit ce système; et, il faut le dire, cette destruction a, dans l'origine, été l'effet de la force des choses, bien plus que des lumières ou du désintéressement, soit des gouvernemens, soit des gouvernés.

« Les premiers, long-tems faibles, éphémères, et passant des mains d'un parti dans celles d'un autre, n'auraient pas mieux demandé que de conserver une organisation simple et commode qui donnait aux dépositaires d'un pouvoir appelé républicain les agrémens et le cortége des cours. La nation même aurait vu sans répugnance la prolongation de ce système. Elle n'a perdu que lentement l'idée, que les citoyens devaient tenir de l'autorité une existence aisée et brillante. La classe victorieuse se croyait l'héritière des sinécures de la classe vaincue. Mais l'instabilité qui accompagne les révolutions ôtait à ces sinécures la sécurité qui en fait le charme; et graduellement on s'est convaincu qu'il y avait mieux à faire que de demander à la faction régnante du jour des faveurs et des places dont on se verrait dépouillé par la faction régnante du lendemain. Cette conviction salutaire a pénétré dans tous les esprits. Chacun s'est dit que la nature avait placé dans les facultés de l'homme des moyens de richesse, et qu'il était à la fois plus honorable, plus sûr et même moins pénible de les acquérir que de les mendier.

« L'homme extraordinaire qui avait balayé les factions et étouffé les doctrines avait bien remarqué cette tendance vers l'industrie, et il la contemplait tour à tour avec satisfaction et avec inquiétude; avec satisfaction, parce qu'il avait besoin que la France fût riche; avec inquiétude, parce qu'il avait encore plus besoin que la France ne fût pas libre. Mais comme, lorsqu'une fois l'impulsion est donnée, tout la favorise, même ce qui lui paraît contraire, le système de guerre et de conquête, ennemi naturel de l'industrie, tournait néanmoins à son profit, en forçant la France à surpasser par ses productions la seule contrée qu'elle n'eût point domptée par ses armes.

« La restauration, pour des causes qu'il n'est point dans mon intention d'examiner (car elles fourniraient matière au blâme comme à l'éloge, et le blâme paraît sévère quand on

reconnaît un bon résultat), la restauration a complété le triomphe du système industriel. Les emplois accordés et ravis avec une rapidité incalculable, l'alternative entre une soumission peu consciencieuse et d'inévitables rigueurs, le besoin de récompenser d'anciens services aux dépens des nouveaux, les souvenirs qui planent, les délations qui les ressuscitent, toutes ces choses ont détourné la majorité de la nation de la carrière administrative. L'industrie recueille ceux que le pouvoir repousse, et leurs succès attirent sur leurs traces un grand nombre d'imitateurs. L'industrie est aujourd'hui la pensée principale, peut-être la pensée unique du siècle, et chaque jour de nouveaux prodiges signalent le règne de cette puissance, moins oppressive que la féodalité, moins dévastatrice que la conquête, et qui a ce mérite incontestable qu'elle a besoin de la liberté et de la paix; et que, sous quelques rapports, elle maintient la paix, et elle affermit la liberté. Car, les gouvernemens, qui ne vivent que de ses largesses, ne sauraient entreprendre aucune guerre qui ne tarisse la source et ne compromette la durée de leur prospérité. La gloire militaire, comme but, serait aujourd'hui une gageure contre l'espèce humaine. C'était celle de Napoléon : il l'a perdue, et ceux qui l'imitent en beaucoup de choses ont au moins le bon sens de ne pas suivre ses erremens sur ce point. Ils reconnaissent les lois que l'industrie leur impose : ils sacrifient à ces lois les principes dont ils se constituent d'ailleurs les champions; et, si le sacrifice s'opère en apparence de mauvaise grâce, cette mauvaise grâce est un dernier hommage rendu à des dogmes qu'on déserte. Et comment ces dogmes ne seraient-ils pas abandonnés? Que serait aujourd'hui l'autorité séparée de la richesse? On ne saurait à la fois lever le bras pour comprimer les peuples et tendre la main pour emprunter leur argent. Les vexations diminuent, en raison de ce que les besoins se multiplient. Le despotisme, quelque

haut qu'il soit placé, est puni de ses excès par une indigence qui le rend ridicule, même quand il est féroce; et le crédit, toujours imploré, protége ou venge la pensée proscrite. L'industrie entoure le pouvoir de sa force invisible, lui trace des limites, lui oppose des obstacles; et, si par quelque circonstance imprévue, des hommes passionnés pour l'arbitraire saisissaient ce pouvoir tant convoité, on les verrait, au milieu du système industriel, comme frappés d'une subite paralysie : aussi, seraient-ils accusés par leurs complices de timidité ou de trahison.

« Pacifique, indépendante, restauratrice de la dignité de l'homme, en ce sens qu'elle substitue le travail qui laisse intacte cette dignité, à la mendicité déguisée qui dégrade également celui qui donne et celui qui mendie, l'industrie a mille droits à notre reconnaissance. Elle est le signal d'une ère nouvelle, favorable à la liberté publique, puisqu'elle enchaîne ses ennemis, et favorable aussi à la morale privée, sous ce rapport qu'elle ouvre à tous des moyens plus légitimes d'aisance, et les entoure de plus de sécurité... »

L'orateur réfute ensuite ceux qui accusent l'industrie de nuire aux recherches philosophiques, à la liberté politique et aux beaux-arts.

« Je n'aperçois, dit-il, dans l'industrie, dans l'indépendance qu'elle conquiert noblement, dans les jouissances élégantes dont elle peut s'entourer, dans les lumières qu'elle rassemble et qu'elle encourage, dans les bienfaits qu'elle répand, rien qui ne s'associe naturellement à tout ce qu'il y a d'élevé dans les pensées, de sublime dans les conceptions, de tendre et de profond dans les cœurs.

« J'applaudis, continue-t-il, à tous les moyens qu'on découvre pour dompter l'univers matériel et le faire servir à nos usages. Plus l'univers matériel sera dompté, plus nous

aurons de loisir pour nous occuper de l'univers intellectuel, qui est le seul véritable.

« Quant à la liberté politique, un peuple frivole, dit-il, oisif, solliciteur par inclination, et qui placerait sa vanité dans la dépendance, lors même qu'il serait capable de révolte, serait impropre à la liberté. Avant de résister à la puissance, il faut savoir ne rien lui demander. Sans cette condition, les constitutions servent de peu de chose. En effet, que sont-elles, les constitutions ? Des remparts qu'une nation doit défendre : si cette nation n'existe pas, ces remparts ne sont pas défendus ; ils sont livrés. Or, l'industrie crée cette nation.

« Passant à la religion, je dois avant tout, dit-il, me mettre en garde contre un soupçon de complicité qui serait souverainement injuste et m'affligerait profondément. Si j'avais été citoyen d'Athènes au moment où l'on sévissait contre des philosophes accusés d'opinions ou d'insinuations contraires à la religion publique, si j'avais assisté aux délibérations du sénat de Rome lorsqu'il ordonnait l'expulsion de Carnéade et de ses compagnons qui composaient l'ambassade grecque, si j'avais été contemporain de ces réquisitoires fameux qui proscrivirent tour à tour l'*Émile*, le livre de *l'Esprit*, la *Philosophie de la nature*, j'aurais pu sur quelques points m'écarter de la doctrine des auteurs persécutés. J'aurais même nécessairement différé de plusieurs d'entre eux, puisqu'ils se combattaient réciproquement. Mais j'aurais assurément partagé la sympathie publique qui les entourait tous, et le blâme équitable dont elle frappait leur persécuteurs. Erreur ou vérité, la pensée de l'homme est sa propriété la plus sacrée ; la manifestation de cette pensée, son droit le plus inviolable. Erreur ou vérité, le pouvoir est également coupable, lorsqu'il l'attaque. Celui qui proscrit au nom de la philosophie la supers-

tition innocente, et celui qui proscrit au nom du ciel la philosophie, méritent également la réprobation des hommes de bien.

« D'ailleurs, ceux que l'on dénonce comme les ennemis de la religion, sont souvent ses amis les plus sincères et les plus utiles : car l'arracher à l'ambition qui en fait son instrument, l'affranchir du joug des castes avides qui la saisiraient comme un monopole, c'est lui rendre avec courage un immense service; c'est marcher, autant que le peut la faiblesse humaine, sur les traces du divin auteur de notre croyance, qui flétrissait les Pharisiens et les Scribes, et qui voulait, pour tous la charité, pour tous la lumière, pour tous la liberté. Par respect pour la religion même, ne la confondons pas avec les intérêts purement humains qui n'ont de garanties que les lois pénales. La force de la religion est en elle-même, et le sentiment religieux, qui est inhérent à notre nature, désavoue l'assistance matérielle, qui le fausse et le dégrade. »

L'orateur prouve ensuite que ce n'est jamais le sentiment religieux qui a fait du mal. « Ce sentiment, dit-il, survit à toutes les attaques, résiste à toutes les oppressions, et réclame avec une force égale contre la logique trop sévère qui veut le contester, et contre l'hypocrite ambition qui veut s'en servir... » Il trace le tableau du sacerdoce de l'antiquité.

« Si nous remontons jusque vers ces âges que l'antiquité couvre à demi de ses voiles, nous voyons presque partout des corporations redoutables s'emparant de la direction des sociétés encore ignorantes. Les guerriers sont leurs instrumens; les peuples, leurs esclaves. Ici, divisée en castes séparées l'une de l'autre et parquées comme des troupeaux; là, portant sous des formes différentes les mêmes entraves, et ne s'élevant jamais au-dessus des professions mécaniques exercées au profit de ses maîtres, l'espèce humaine, sans espoir d'amélioration, sans possibilité de perfectionnement, semble n'exister

que pour nourrir et pour adorer le sacerdoce. Tous les rites de la barbarie se prolongent au milieu de la civilisation lente et pervertie : le sang des victimes humaines arrose les autels : la débauche en délire préside aux fêtes religieuses : le culte des morts, qui devrait être par sa nature un culte de regret et d'affection, est souillé de cérémonies cruelles, et cherche des pompes effroyables dans les tortures des esclaves, des femmes et des enfans : et les corporations qui commandent ces forfaits se font en même tems un monopole de toutes les sciences. La faculté progressive est frappée d'immobilité. Toute découverte lui est interdite : tout avancement est un crime ; toute innovation, un sacrilége. L'usage de cet art précieux qui répand et qui transmet au loin la pensée est prohibé comme une impiété. L'intelligence, faussée dans la caste dominante par l'imposture qui sert ses intérêts et ses ambitions, se voit mutilée dans les castes inférieures, et réduite au rang subalterne d'un instinct d'obéissance et d'imitation, plus ingénieux, mais non pas plus noble que celui des animaux.

« Mais le sentiment religieux lutta toujours, et il lutte encore contre ces corporations puissantes. Il tend à perfectionner les formes qu'il revêt, il travaille à les mettre dans une proportion juste et salutaire avec les idées contemporaines de chaque époque. A côté du spectacle d'abâtardissement et de servitude que je viens de tracer, nous voyons un seul peuple, précisément parce qu'il est affranchi du joug sacerdotal, briller d'un éclat qui resplendit encore sur les tems modernes. Les vestiges grossiers, les rites affreux de l'état sauvage disparaissent. Arrachant aux corporations théocratiques de l'Orient et du Midi les élémens des sciences, renfermées dans leur mystérieuse enceinte, ce peuple fait de ces sciences la propriété du genre humain. De languissantes et d'imparfaites qu'elles étaient dans la nuit du sanctuaire, elles revivent, s'étendent, se développent, se perfectionnent, à la clarté du jour ; et l'intelligence, suivant

sa marche hardie, et s'élançant d'hypothèse en hypothèse, à travers mille erreurs sans doute, arrive néanmoins, si non jusqu'à la vérité absolue qui est peut-être inaccessible pour elle, du moins jusqu'à ces vérités relatives, besoins de chaque époque, et qui sont autant d'échelons pour atteindre d'autres vérités, toujours d'un ordre plus élevé et d'une importance supérieure.

« Que si nous rapprochons de ce passé reculé un passé plus récent, nous verrons, sous le christianisme même, l'esprit théocratique, toujours ambitieux et toujours avide, chercher à s'emparer de cette loi divine; les auto-da-fés remplacer les sacrifices humains; les persécuteurs de Socrate et d'Anaxagore imités par ceux de Jean Hus et de Servet (je nomme ici à dessein Servet, pour prouver que je déteste également la persécution dans toutes les croyances), et de nouveaux émules des Mages et des Druïdes réclamer le privilége exclusif de l'éducation et des lumières. Ce n'est pas le sentiment religieux, ce sont les ennemis de la liberté que ce sentiment réclame sans cesse, qui ont souillé de sang les annales des cultes, et rendant stationnaire ce qui était perfectible, ont fait d'un espoir une épouvante, d'une consolation une servitude, d'un bienfait un fléau. Le jongleur du fétichisme a combattu le polythéisme moins grossier, qui, en brisant ses informes idoles, détruisait l'influence de ses évocations et de ses sortiléges. Le prêtre de ce polythéisme imparfait a frappé d'anathème les améliorations qui, en unissant la croyance avec la morale, décréditaient les traditions antiques sur les vices des dieux. Le pontife du polythéisme perfectionné s'est effrayé aux approches du théisme; il a soulevé l'autorité, toujours armée en faveur du présent contre l'avenir; et la populace, alliée féroce du pouvoir, a suivi de ses cris les chrétiens dans le Cirque pour se repaître de l'agonie des martyrs. »

M. B. Constant en conclut qu'il serait injuste de confondre

un sentiment qui tend toujours à se développer avec les efforts d'une caste dont le travail opiniâtre et funeste a pour but d'étouffer ce développement : ce serait abjurer tout discernement dans les idées, et frapper d'un aveugle anathème et la victime et les bourreaux.

« Non. Ce sentiment n'est en rien responsable de ce qu'ont fait en son nom des hommes qui n'étaient pas religieux. Car ils ne sont point religieux ceux qui font de la religion un moyen d'empire. Les membres des corporations sacerdotales qui en Égypte tyrannisaient les rois et les peuples, ou qui prêtaient en Perse un appui mercenaire à l'oppression politique, ne regardaient point comme une chose divine le culte dont ils abusaient. On ne spécule point sur les choses que l'on croit divines.

« Réclamez pour tous, dit-il en finisssant, la liberté religieuse. Seule, elle entoure la religion d'une force invincible : elle lui garantit seule cette proportion, convenable à chaque époque, et qui à chaque époque la rend bienfaisante. Mais, gardez-vous de prétendre qu'il faille reléguer le sentiment religieux dans une sphère à part, pour que les avantages positifs passent avant lui, et qu'il demeure étranger à ce qui constitue le fond de la vie.

« Vos efforts seraient vains. Regardez autour de vous. L'intolérance a fait ce qu'elle a pu pour rendre odieuse la religion. L'incrédulité a fait ce qu'elle a pu pour la rendre ridicule, et le sentiment religieux s'agite de toutes parts. Voyez, en Angleterre, cette foule de sectes qui en font l'objet de leur ardeur la plus vive et de leurs méditations assidues. L'Angleterre est pourtant le premier des pays européens pour le travail, la production, l'industrie. Voyez l'Amérique, plus heureuse que l'Angleterre; car elle n'a pas, comme elle, un clergé qui réclame et maintient l'oppression d'une vaste province, sous le prétexte qu'elle est catholique. L'Amérique couvre les mers de son pavillon; elle se livre, plus qu'aucun peuple, à l'exploita-

tion de la nature physique; et cependant, telle est l'activité du sentiment religieux dans cette contrée, que souvent une seule famille est divisée en plusieurs sectes, sans que cette divergence trouble la paix ou l'affection domestique, parce que les membres de cette famille se réunissent dans l'adoration d'une providence juste et bienfaisante, comme des voyageurs se retrouvent avec joie au but qu'ils ont atteint par des sentiers différens. Ailleurs, l'agitation du sentiment religieux n'est pas moins manifeste. Troublé en Suisse par des gouvernemens dont l'exemple prouve que les bonnes intentions suppléent mal aux lumières; gêné quelquefois en Allemagne, parce que l'Allemagne n'est plus elle-même, depuis qu'elle a subi deux jougs étrangers, dont le dernier n'est pas le moins funeste, le sentiment religieux n'en poursuit pas moins son travail avec persévérance. Il dédaigne l'ironie des uns, comme il brave l'anathème des autres.

« Et si je voulais m'appuyer d'un exemple trop douloureux, trop récent, je descendrais dans le fond du cœur de tous ceux qui m'écoutent. Lorsque nous accompagnions jusqu'à sa tombe le grand citoyen que nous avons perdu (le général Foy); lorsque nous assistions à cette triste et dernière solennité, qui nous enlevait le défenseur le plus zèlé de nos droits, celui dont la voix démasquait les ennemis de nos libertés, comme son glaive avait repoussé les ennemis de notre indépendance, n'y avait-il pas en nous, malgré nous, je ne sais quelle conviction intime, que les hommages dont nous l'entourions, que les larmes qui coulaient sur sa tombe, portaient jusqu'à lui nos respects et nos regrets? Nous éprouvions je ne sais quel sentiment confus du douloureux plaisir que lui-même devait éprouver. C'était le sentiment religieux dans sa pureté; c'était la voix de la partie immortelle de notre nature qui, enchaînée encore sur cette terre que nous habitons pour quelques instans, s'élançait vers ce compagnon de nos travaux, cet appui des

opprimés, ce vengeur de la faiblesse, cet adversaire inflexible de l'arbitraire et de la corruption. Nous sentions que son âme vivait encore et répondait à la nôtre.

« Aussi, voyez comme cette industrie, cette première puissance de notre siècle s'est identifiée avec ce mouvement national! Elle a démenti ceux qui voudraient traiter de chimères tout ce qui n'est pas calcul et mécanisme; elle a réclamé, comme de son domaine, et les démonstrations intrépides, et les sentimens généreux, et les sacrifices patriotiques! Elle a honoré par un grand exemple et le travail, source d'une aisance dont elle fait un si noble usage, et la France qui montre avec orgueil à l'Europe ses fils reconnaissans, réparant les torts de la fortune envers le talent admirable, l'intégrité à toute épreuve et la vertu publique et privée. »

LA GRÈCE
APRÈS SA CINQUIÈME CAMPAGNE.
(EN 1825.)

OBSERVATION GÉNÉRALE.

LES événemens dont la Grèce moderne est le théâtre ont acquis pour nous le degré d'intérêt qui s'attache dans nos esprits, depuis notre enfance, aux événemens de la Grèce antique. C'est, pour ainsi dire, la reprise et la continuation d'une histoire depuis long-tems interrompue; les lieux et les personnages réveillent en nous de vifs et profonds souvenirs de sympathie et d'affection.

Aussi, la *Revue Encyclopédique*, dans ses tableaux périodiques des progrès de la civilisation et des nations considérées sous ce rapport, a toujours mentionné avec un soin particulier les ouvrages, les relations et les faits de tout genre qui pouvaient faire bien connaître et apprécier les longs malheurs